

Pristina de Toine Heijmans

Références : Christian Bourgeois 2016

Ce texte est né de la plume de Dirk Walter, ancien professeur d'allemand, conseiller régional de cours et président de la commission régionale de cours en Sarre. En 2019 il a réalisé pour la première fois un podcast portant sur un des livres nominés pour le Prix littéraire des lycéens de l'Euregio. Puisque les retours étaient très positifs, il se penche désormais sur les six romans nominés chaque année, et nous propose ici des idées et suggestions pour alimenter les discussions sur les livres avec les élèves

Cher.ère.s collègues,

Selon moi, le roman **Pristina** de **Toine Heijmans** mérite d'être lu pour **quatre raisons qui sont toutes liées les unes aux autres** :

- Tout d'abord, l'originalité de l'histoire
- Ensuite, ses personnages atypiques
- Puis les joutes verbales entre ces mêmes personnages et les stratégies de communication auxquelles ils ont recours
- Et pour finir, les remarquables descriptions atmosphériques des différents milieux

Ce podcast sera dédié à l'analyse de ces quatre éléments, qui, j'en suis persuadé, sont sûrement des axes de réflexions intéressants pour l'étude du roman avec vos élèves.

L'originalité du roman réside dans le fait que le thème des migrations, qui est au cœur des débats de société actuels (et très présent dans la littérature contemporaine), est traité ici d'une manière inhabituelle. Lorsqu'on ouvre un roman sur le sujet de l'immigration, on s'attend généralement à y trouver une critique de la politique migratoire européenne (ici, néerlandaise), une confrontation entre l'implacabilité de la bureaucratie et la détresse des migrants et une atmosphère empreinte de xénophobie et de conflits culturels, le tout représenté par un répertoire de personnages stéréotypés.

Heijmans s'empare du sujet, mais il prend le contrepied de ces lieux communs. Loin d'être des victimes impuissantes, ses réfugiés sont des maîtres de l'art de la survie endurcis par leur dur itinéraire et des champions de la triche qui ont plus d'un tour dans leur sac. Savoir dissimuler leur identité pour éviter l'expulsion fait partie de leur code de conduite. Ils ne se contentent pas de faire disparaître tous les papiers d'identité et passeports susceptibles de les trahir, mais en fabriquent de nouveaux, aussi crédibles que des vrais. Don, un réfugié serbe originaire du Kosovo, en est un exemple remarquable

dans le roman : il sait mieux que personne inventer des noms et des biographies plus crédibles unes que les autres.

Sur l'île du nord des Pays-Bas où se joue le récit et dont les habitants semblent se soumettre à des lois bien différentes de celles du continent, les réfugiés sont rapidement intégrés dans la vie sociale et économique, en dépit d'une réticence initiale. Si le camp de réfugiés finit par être fermé, le « conte de fée » aura néanmoins duré trois ans.

Mais pour l'une des réfugiés restée secrètement sur place, l'histoire ne s'arrête pas là : Irin Past, la jeune femme dont Albert Drilling, fonctionnaire ministériel, doit organiser le retour dans son pays natal.

Si Irin est loin d'être un personnage de réfugiée en détresse dans un monde hostile, Albert n'est pas non plus ce fonctionnaire indifférent qui se contente de faire ses huit heures avant de rentrer chez lui l'esprit léger. Son travail, qui s'apparente à celui d'un agent secret, exige une véritable expertise. Quel que soit le cas à traiter, il n'abandonne jamais et s'efforce de trouver des solutions qui profitent à toutes les personnes concernées.

Avant d'étudier ces personnages plus en détail, soulignons le fait que cette configuration génère **une sorte de duel entre Irin et Albert**, et c'est bien ce duel qui rend le roman si spécial. Lors d'une conférence organisée à l'occasion de la sortie de son roman à Paris, Toine Heijmans avait déclaré à ce sujet : « Il y a un jeu entre les deux personnages. (...) Pristina n'est pas un roman politique, c'est pour moi une histoire entre deux personnes. C'est ça le plus important. » Et il est vrai qu'on se délecte d'être témoins des aventures des deux protagonistes, même si le roman traite d'un sujet tout sauf plaisant.

Étudions ces deux adversaires de plus près :

Albert est un type particulier. Pour commencer, il a trois noms différents : son ministre l'appelle Anton (p. 12), c'est le nom Albert Drilling qui apparaît sur le « passeport d'affaires » qu'il présente à l'hôtel de l'île (p. 28), et il se présente sous l'identité de Berend Inger au poste de contrôle de l'immigration au Caire. Il exerce un métier pas comme les autres : il est « envoyé spécial à la Taskforce Rapatriement », alors même que cette unité ne comprend qu'un employé : lui-même (p. 88). Il est chargé d'« élimine(r) les problèmes avant qu'ils ne deviennent des problèmes » (p. 74) en ayant recours des stratégies ingénieuses. Ce qui est systématique lorsque l'expulsion d'un immigré clandestin menace de devenir une affaire politique et de mettre en danger son ministre. Comme je l'ai déjà

dit plus tôt, il cherche à tout prix à trouver la meilleure solution pour tout le monde. C'est aussi à ça que lui servent les « carottes » auxquelles il a parfois recours et que l'on pourrait à tort considérer comme de la corruption : pour éviter que les bourgmestres ne se rebiffent contre le processus d'expulsion, il leur propose des postes lucratifs au ministère ou dans de plus grandes villes et propose aux réfugiés qui se voient renvoyés dans leur pays d'origine une aide au départ, qu'ils peuvent utiliser pour acheter un magasin ou commencer une nouvelle vie. Au fond, Drilling est extrêmement persévérant quand il a un objectif en tête, et redoutablement efficace (son taux de réussite est de 100 %, p. 89). Il ne doit pas seulement sa réussite à une préparation minutieuse de tous les cas qui arrivent sur son bureau, mais aussi aux méthodes stratégiques et psychologiques qu'il a développées. Quand celles-ci ne sont pas immédiatement couronnées de succès, il change sans tarder son fusil d'épaule de manière très professionnelle. C'est d'ailleurs de ce professionnalisme qu'il tire son assurance.

Cela dit, après son arrivée sur l'île, ce perfectionniste va essayer plusieurs défaites. Ces échecs sont, pour ainsi dire, les pivots de l'action du roman : il n'arrive pas à convaincre le bourgmestre qui refuse toute coopération et soutient mordicus qu'aucune immigrante clandestine ne vit sur l'île, puis il échoue trois fois de suite au Caire : d'abord au poste de contrôle lorsque l'agent remarque que son passeport est un faux, puis dans sa quête de la maison de la famille de Cira et dans la confusion des émeutes de rue pendant laquelle il perd toute distance professionnelle (qui le caractérise pourtant) et finit par agiter le drapeau des insurgés et crier à la révolution sur le toit d'une maison. Le fait que sa valise, qui jusqu'ici avait résisté à tous ses voyages, se fissure légèrement au Caire, est également très symbolique : cette valise est « la base à laquelle il peut se raccrocher » (p. 32) ou, comme on peut le lire dans le roman : « Sans valise, Drilling n'aurait plus de contrepoids : il basculerait comme une statue sans socle. » (ibid).

Enfin, Albert échoue également à Pristina, lorsque Irin lui assène le coup final en épousant le maire de l'île. Le fait qu'il célèbre leur union, ce que lui permet sa fonction, matérialise ce qui constituait son objectif depuis le départ : « Il fait ce qui sera le mieux pour tout le monde. » (p. 380) – phrase sur laquelle se termine le roman.

Intéressons-nous désormais de plus près à **Irin Past**, qui est elle aussi un personnage atypique : Vraisemblablement née en 1993, elle a à peu près 19 ans au moment du récit. Mais impossible de vérifier cette information qui reste incertaine, comme beaucoup d'autres détails sur elle. D'après son dossier, elle s'appelle Cira Dosta,

mais c'est le prénom « Manja » (p. 26) qui est inscrit son badge d'employée de l'hôtel de l'île. Plus tard, on découvre qu'elle s'appelle en vérité Irin Past, ce qui semble néanmoins être encore un tour de passe-passe : de la même manière que Cira Dosta est une anagramme de « Cairo-Stad » (p. 234), le nom complet d'Irin semble être fabriqué à partir des lettres qui composent le nom Pristina, ce que l'ingénieur Albert finira par découvrir (p. 237). Ces noms sont des trouvailles de son père Don, auprès duquel Irin a passé les premières années de sa vie – c'est en tout cas ce dont elle se souvient. Mais elle doute que Don soit son vrai père. Il a vécu dans un camp de réfugiés en Hollande avant d'être emprisonné, à la suite de quoi Cira a dû être trimballée de camp en camp avant d'arriver sur l'île une fois adolescente.

Mais qu'est-ce qui caractérise Cira/Irin en dehors de ses origines et de son identité incertaines ? Tout d'abord, la ténacité avec laquelle elle cherche à s'intégrer, notamment par la maîtrise de la langue de son pays d'accueil. Au moment où elle est emmenée sur l'île, elle parle un néerlandais dénué d'accent. Une fois arrivée, lorsque le camp est démantelé et qu'elle est la seule à rester sur place en cachette, elle se plonge dans l'étude de la culture et de l'histoire des Pays-Bas et apprend même par cœur les strophes du Wilhemus van Nassouwe, l'hymne national, et travaille à perfectionner son accent du nord du pays.

Une autre de ses caractéristiques, c'est sa personnalité affirmée. Dès la traversée en bateau, elle se livre à une joute verbale avec le timonier, que sa verve impressionne. Albert va lui aussi être victime à de nombreuses reprises de sa répartie provocatrice – je reviendrai plus tard sur cet aspect.

Son assurance à toute épreuve se révèle également lorsqu'elle abandonne sa partie de cache-cache pour se livrer à Albert dès que celui-ci débarque sur l'île. Elle l'induit ensuite en erreur en l'envoyant au Caire, son prétendu lieu de naissance. Lorsqu'Albert, que rien n'arrête, revient sur l'île après cet échec, la manière dont elle lui tient tête pendant l'entretien de rapatriement nous le donne à voir comme le perdant dans l'histoire.

Étrangement, elle finit par accepter d'être expulsée au Kosovo, son pays d'origine présumé. Comme pour humilier Albert, elle refuse la somme d'argent destinée aux rapatriés et exige un traitement strict avec escorte et gardes – une victoire provocatrice, mais amère, qui correspond à son caractère. Par la suite, et c'est la surprise que Heijmans réserve au lecteur, un autre plan viendra remettre cette capitulation en cause.

Arrêtons-nous ici sur le fait que Heijmans a **imaginé** ces deux personnages comme **deux adversaires évoluant sur des lignes parallèles** et se battant à armes égales :

- Tous deux ont une identité mystérieuse. Les noms Manja/Cira Dosta/Irin Past sont mis en parallèle avec Anton/Albert Drilling/Berend Inger, « Drilling » semble d'ailleurs avoir été choisi pour sa symbolique.
- Tous deux se distinguent par une assurance et une détermination à toute épreuve.
- Ils partagent des modes de vie semblable : l'empêchant de s'enraciner quelque part, le travail d'Albert le mène d'hôtel en hôtel, et Irin est elle aussi ballotée de camp en camp. L'auteur avait insisté sur ce parallèle entre les deux personnages lors de la présentation de son roman déjà citée plus haut.

Mais les personnages principaux du roman ne sont pas les seuls qui méritent qu'on s'y attarde. Les trois îliens, le bourgmestre, Bengt l'entrepreneur et Héro le timonier, sont eux aussi intéressants. Ils forment un bloc solide autour d'Irin, une équipe soudée bien décidée à l'aider :

« Le bourgmestre. Héro. Bengt. Irin. Leur lien était si fort qu'Albert Drilling aurait dû le sentir dès son arrivée à l'hôtel De Waarheid, quand il était passé devant les hommes au bar – mais il n'avait rien senti. » (p. 174)

Mais chacun d'entre eux a également ses particularités : **le bourgmestre**, un type décontracté qui porte jeans, t-shirts et anneau à l'oreille, a sa propre idée de la déontologie. Il fume impunément dans les bureaux administratifs et déclare à propos de la mentalité de sa communauté : « Quoi que l'on décide, les gens s'administrent eux-mêmes sur cette île. » (p. 66). Et quand Albert exige le respect des règles, il rétorque : « Certaines [règles] sont bonnes pour le pays, mais mauvaises pour l'île. » (p. 68). Il nourrit un intérêt particulier et tout personnel pour Irin ; il aimerait bien l'épouser, ce que le statut illégal de cette dernière semble rendre impossible - il finira cependant par trouver une solution avec l'aide de ses acolytes.

Le deuxième larron, c'est **Bengt Stoker**, self-made-man à la carrure de géant dont les connexions traversent les frontières jusqu'en Asie et en Afrique. Fils d'un berger, il est devenu propriétaire d'une usine de vélo à Shanghai et d'une petite mine de diamant en Sierra Leone. Tous les hôtels de l'île lui appartiennent et il gère son réseau économique éparpillé dans le monde entier depuis les quatre ordinateurs du bureau qu'il s'est installé dans le phare. La description de sa réussite est en elle-même un délice pour lecteur. S'il a d'abord été le porte-parole des opposants au camp de réfugiés, il a rapidement fait volte-

face et a employé des Afghans pleins de ressources en tant que monteurs de vélo. Après le démantèlement du camp, il embauche Irin dans son hôtel, lui invente un nouveau nom chaque semaine et adapte son poste en fonction des besoins.

Héro Zeelen, le timonier au prénom étrange, a déjà parcouru toutes les mers du monde. Mais s'il n'y avait pas eu les ports, il n'aurait pas supporté la navigation sur les porte-conteneurs. Il a été mis au placard après être tombé malade et ne s'occupe plus que des trajets entre l'île et le continent. Un travail qui le barbe tout autant que le précédent, jusqu'à ce qu'il rencontre Irin et que ces deux-là commencent à discuter. Ils sont comme deux âmes sœurs, réunies par une lassitude commune du morne temps qui passe. Rapidement, une amitié naît entre eux, qui va avoir une influence sur la relation entre les habitants de l'île et les réfugiés. Héro est aussi un roublard sans pareil. Ainsi, dès le début, il tente d'empêcher le départ du bateau avec Albert à bord en prétextant un brouillard trop dense (tentative qui échoue, obligeant le timonier à prévenir le bourgmestre par téléphone). Déjà lors de l'expulsion des derniers réfugiés hors de l'île, il fait en sorte que les fonctionnaires ne se rendent pas compte qu'Irin n'est pas montée à bord en hurlant un vigoureux « Fachistes ! ». Il héberge Irin, qui perfectionne son frison, la langue parlée dans le Nord des Pays-Bas, et ses connaissances du pays pendant son séjour.

Voilà ce que l'on peut dire à propos des dignitaires de l'île. Mais il y a encore **Don, personnage aux multiples facettes**, virtuose de la création de noms et de biographies. Des réfugiés de tous les pays font la queue devant sa caravane, où ils fêtent ensemble leur renaissance administrative, qui marque le début d'une nouvelle vie. Il se décrit lui-même comme un « alchimiste des noms » (p. 39) et déclare : « un nom vraiment bon est un morceau de musique, un poème, un roman » (p. 38). Mais ses exploits ne l'empêchent pas d'être arrêté par la police pour avoir tué un Albanais, laissant derrière lui sa (prétendue) fille de 5 ans, Irin, qui reste seule dans le camp néerlandais où va commencer l'épopée évoquée plus tôt jusqu'à son arrivée sur l'île.

Mais Don, c'est aussi ce petit serbe enrobé qui avait autrefois fuit le camp et les Albanais pour se réfugier dans le bureau d'Albert (qui exerçait le métier d'archiviste avant d'obtenir son poste si particulier). Ce dernier lui avait alors sauvé la mise grâce à un mouvement de karaté qui l'avait surpris lui-même et un « Bitte jetzt ruhig bleiben » qui avait fait son petit effet (p. 248).

Après son séjour en prison, Don est forcé de retourner au Kosovo. Et c'est là-bas, alors qu'il est devenu la main droite du vice-ministre des affaires étrangères, qu'il croise de

nouveau la route d'Albert (ou de Berend Inger), alors que ce dernier est en train de négocier l'avenir d'Irin qui est sur le point d'être expulsée.

On observe donc que le parcours de vie de Don est étroitement lié à celui d'Irin et d'Albert. Sa prétendue fille, la petite Irin âgé de cinq ans, se trouvait vraisemblablement dans le camp au même moment où Albert y travaillait.

Le troisième aspect qui rend le roman intéressant à mes yeux, ce sont, comme je l'ai dit en début de podcast, **les joutes verbales et les stratégies de communication auxquels ont recours les personnages.**

Dès la première rencontre entre Albert et celle qui se fait appeler « Manja », le petit jeu habituel des questions-réponses à la réception évolue rapidement :

« Passeport ? » / « Vous dites ? » / « Puis-je voir votre passeport, s'il vous plaît ? » / « Pourquoi ? » / « Pour l'administration » / « Ça me semble pas nécessaire. Je paie à l'avance. » / « Le passeport est obligatoire. Il sera enregistré. » / « Par qui ? » / « Par la commune et par le bureau du tourisme. » / « Pourquoi ? » / « Je n'en sais rien. Mails ils le font. » (p. 25)

Il est difficile d'imaginer un sourire poli, voire affable, sur le visage des deux personnages pendant une telle partie de ping-pong orale. Irin, qui sait pourquoi Albert est venu, n'a aucune raison de s'engager dans un dialogue comme celui-ci. Et peu importe qu'Albert ait des arguments en béton : la réceptionniste lui fait mordre le bitume. Elle insiste pour respecter les règles, trait de caractère plutôt associé avec Albert. C'est désormais à lui d'agir de façon tactique et d'évaluer le risque que son refus attire l'attention. Heijmans nous révèle les pensées qui lui traversent l'esprit à ce moment-là (je vous laisse consulter ce passage dans le roman). Il finit par montrer son « passeport d'affaires » (p. 28), comme il l'appelle – qui est un faux. (Pour étudier ces dialogues musclés, je vous conseille de les faire lire aux élèves en répartissant les rôles).

Ce genre de bras-de-fer verbaux apparaît à de nombreuses reprises dans le roman. Par exemple, la première conversation avec le bourgmestre, qui tourne Albert en ridicule en lui imposant un genre de rituel d'initiation réservés nouveaux-venus sur l'île et lui dissimule le fait qu'il en est le bourgmestre. La vérité finit par éclater et Albert expose ses demandes, mais le bourgmestre contre tous ses arguments, traite son interlocuteur de « chasseur de primes », « agent secret », « as de la combine » et ne se laisse pas séduire par la tentative de corruption d'Albert : *« Le bourgmestre laisse ces mots se déposer sur la table, comme des moustiques morts » (p. 102)*

En voici d'autres exemples :

- La joute verbale sur le bateau entre Héro, le timonier, et Irin, pendant laquelle elle lui répond de manière effrontée : « (...) *alors maintenant il n'y a plus personne à la barre.* » / « *Mais si. Le deuxième timonier.* » / « *Pour que tu viennes embêter une jeune femme.* » (p. 52). Rappelons-nous ici que lorsqu'elle surprend le regard d'Albert sur son badge, elle rétorque « *Ils sont beaux, hé ?* » / « *Vous dites ?* » / « *Mes seins. Vous les regardez. Votre permis de conduire s'il vous plaît.* » p. 26).
- Ou la confrontation à l'aéroport du Caire, où les pensées d'Albert/Berend nous mettent directement dans l'ambiance : « Berend se prépare pour un match rapide avec l'officier, soupèse les alternatives, calcule les risques, réfléchit à l'attitude à adopter. » (p. 130) De nombreuses autres réflexions stratégiques s'en suivent, puisque l'agent posté au guichet se rend compte que le passeport de Berend est un faux.
- L'échange qui oppose Albert et Irin sur la plage de l'île en est un autre exemple particulièrement impressionnant. Tous les deux discutent du rapatriement de cette dernière. Albert, parfaitement préparé après avoir étudié un système de communication ingénieux (HIRODE-System, p. 199), est de nouveau poussé dans ses retranchements. Le premier point culminant du dialogue est atteint lorsqu'Irin exprime son souhait de rester.

(Albert) « Impossible. Ce n'est pas ton île. »

(Irin) « C'est peut-être la tienne, alors ? Je suis plus chez moi ici que toi. » (p. 211)

Elle lui démontre toute l'absurdité de son idée : on n'amène pas une jeune femme dans un pays avec lequel elle n'a aucun lien. « *Ça fait quinze ans que je suis aux Pays-Bas. Amenée ici comme petite gamine.* » (p. 214) Ensuite, elle le ridiculise en lui expliquant l'histoire et la signification de l'hymne national de son propre pays et en énumérant les étapes de sa socialisation culturelle. Elle résume : « *Je n'ai jamais été autre chose qu'une Néerlandaise.* » (p. 214)

Du point de vue argumentatif, Albert n'est pas à sa hauteur. Il ne peut compter que sur les règles auxquelles il tient tant. Ce sont les faits juridiques qui finissent par triompher et la confrontation entre les deux personnages s'étire sur plusieurs chapitres, jusqu'à ce qu'Irin capitule après une crise de colère. Mais les trois notables de l'île sont déjà en train de mettre en place leur plan de sauvetage.

Nous arrivons au dernier aspect : la description du milieu. Heijmans parvient à dépeindre l'atmosphère des différents lieux de l'action avec un réalisme incroyable, que ce soient les espaces larges comme l'île dans sa globalité, le Caire révolutionnaire de 2011, Pristina, la capitale du Kosovo qui semble renaître de ses cendres après la guerre, ou des espaces plus petits, comme une chambre d'hôtel, un aéroport ou un bunker sur la plage. Ses descriptions sont particulièrement évocatrices lorsqu'elles regorgent de comparaisons et de métaphores. En voici quelques exemples :

- « *On est en novembre, c'est la morte-saison, et l'île n'est plus que silhouettes dans un anneau de brume. Un dessin au crayon, fait à la va-vite et estompé à la gomme.* » (p. 11)
- « *Il sentit le ferry aborder contre les bollards et s'ébrouer comme un animal qui vient de nager* » (p. 14)
- « *Mais c'est une brume comme on s'y attend (...) en zone industrielle : une masse épaisse, poisseuse, quasi artificielle, qui pénètre dans les poumons, ainsi que de la fumée de cigarette. Qui colle l'île sur la mer visqueuse, les îliens sur leur sol. C'est comme s'ils traversaient à gué les rues de leur village, fantômes qui quittent une maison tels des maraudeurs, se décolorent puis se dissolvent.* » (p. 18)
- « *Les prairies à droite sont en hibernation. Le pays n'a pas encore d'odeur. Lorsque arrive le printemps, il se met à embaumer, elle sait : d'abord la boue, puis le fumier et puis l'herbe, mais ce n'est qu'en été que la terre lâche tout ce qu'elle tient caché en elle.* » (p. 204)

À propos du Caire, il écrit :

« *Si Albert Drilling se souvient de quelque chose du Caire, c'est de la poussière, qui couvre la ville telle une chambre inhabitée (...) des rues de plus en plus étroites, les maisons se penchent en avant comme si elles complotaient* » (p. 141-142)

D'une certaine manière, la dernière phrase permet d'introduire les scènes de révolution aussi absurdes que grotesques dans lesquelles Albert va se retrouver happé, avant de finir par agiter lui-même le drapeau de la révolution en criant « Thaura ».

Deux derniers exemples pour terminer :

- « *D'abord les collines du Kosovo, ensuite les villages avec leurs maisons de briques aux toits rouges, isolées, jetées au hasard dans le paysage comme une table dressée négligemment. Et tout d'un coup, voilà la ville, pustule de béton.* » (p. 313)
- « *La ville n'a pas de centre, aussi Albert se sent-il lâché, une aiguille de boussole déboussolée.* » (p. 317)

Toutes ces descriptions nous laissent supposer que l'auteur s'est lui-même rendu sur les lieux pendant ses voyages en tant que journaliste – ce qui lui permet de les retranscrire

avec des mots frappants. Il entrelace en permanence **des références au récit** à ces descriptions atmosphériques. Par exemple :

- Dès son départ pour le Caire, Drilling était passé devant sa porte d'embarquement sans s'en rendre compte (« Une petite erreur, (...) mais embarrassante. », p. 33-34)
- Ensuite, il atterrit au Caire dans le même brouillard étrange et inhabituel et doit se rendre dans un hôtel qui porte justement le nom de « vérité ».
- À l'hôtel, il est envahi par une fatigue qu'il n'avait jusqu'alors jamais connue.
- J'ai déjà mentionné la valise qui se fissure étrangement en Égypte. Par ailleurs, la phrase qui amorce le chapitre sur le voyage au Caire est le parfait contraire de celle sur laquelle débute le chapitre 1 : « Tout le monde sait qui est l'homme » / « Personne ne sait qui est l'homme ... » (p. 11 / p. 127)

Deux questions restent ouvertes :

Ce roman, qui se termine sur un happy-end, traite-t-il cette thématique avec assez de gravité ? Je m'explique : Heijmans n'avait clairement pas l'intention d'écrire un roman politique, mais la réalité amère qui se cache derrière le destin d'Irin ne cesse de transpirer à travers le récit, par exemple lorsqu'elle explique à Albert les dégâts causés par les bombes à sous-munitions de l'OTAN utilisées contre les serbes pendant la guerre du Kosovo. L'annexe comprenant des extraits de documents correspondants vient confirmer le problème que représente l'utilisation de ces bombes.

Et enfin, **les actions que l'auteur prête à Albert et d'Irin sont-elles réalistes ?** Un ministère se donnerait autant de mal pour une migrante illégale dont l'État n'a même pas la charge, puisqu'elle a un travail ? On peut également questionner la nécessité fictionnelle de faire travailler Berend Inger sur une île des Pays-Bas sous l'identité d'Albert Drilling, qui plus est avec un faux-passeport. Et en ce qui concerne le fait que 300 réfugiés soient hébergés sur une île de 1000 habitants, cela relève à coup-sûr de l'exception. Mais à mes yeux, les aspects positifs évoqués dans ce podcast prévalent sur ces interrogations et confèrent toute sa force au roman, qui forme un univers à part entière.

*Ce texte a été créé dans le cadre de l'édition 2022 du Prix littéraire des lycéens de l'Euregio.
Auteur : Dirk Walter ; traduction : Emeline Berton*

